

Les écrivains alémaniques francophones de l'Ancien Régime

Autor(en): **Gsteiger, Manfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1989)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES ÉCRIVAINS ALÉMANIQUES FRANCOPHONES DE L'ANCIEN RÉGIME

Il n'est pas sûr que le corpus de textes du XVIII^e et du début du XIX^e siècle dont les auteurs sont des Suisses allemands plus ou moins acculturés constitue une littérature minoritaire à proprement parler. Mais le concept en question peut se révéler utile, voire indispensable pour mieux comprendre ces écrivains dans leur spécificité.

L'ensemble des écrits littéraires ou paralittéraires rédigés et généralement publiés au XVIII^e et encore au début du XIX^e siècle par des auteurs qui se voulaient francophones, mais qui appartenaient par leur origine, sinon par leur formation intellectuelle, à la majorité germanophone de l'ancienne Confédération Helvétique, constitue à bien des égards un corpus curieux et digne d'intérêt. Digne d'intérêt, mais mal connu et peu lu, voire inaccessible sauf dans quelques bibliothèques, à deux exceptions près qui ne représentent en quelque sorte que la pointe de l'iceberg: Béat-Louis de Muralt, «le sage et ingénieux M. de Muralt, dont nous avons les *Lettres sur les Anglais et les Français*», comme l'écrit Voltaire¹, qui a suscité l'admiration et l'effort prolongé de plusieurs chercheurs étrangers modernes², et Charles-Victor de Bonstetten, l'ami de Madame de Staël, l'auteur de *L'Homme du Midi et l'Homme du Nord* (1824), dont on s'est efforcé d'attester l'actualité encore tout récemment³. Encore faut-il admettre que même ces deux auteurs sont aujourd'hui l'affaire plutôt d'une poignée d'universitaires que d'un véritable public, même restreint. Quant aux autres œuvres qui se situent chronologiquement dans le siècle qui va de la première édition des *Lettres* de Muralt (1725) au dernier livre de Bonstetten, les *Souvenirs* (1832), elles se trouvent tout au plus énumérées dans quelques vieilles histoires littéraires de la Suisse romande, où elles sont noyées dans la masse des noms et des titres «authentiquement» romands ou, comme dirait Edmond Gilliard, «romands par nature»⁴.

Car si l'une des caractéristiques dont Gilliard fait la gloire et la raison d'être de l'expression littéraire romande ne s'applique pas à notre corpus, c'est bien celle, fondamentale, d'être né «naturellement, humainement, *maternellement* français» (c'est Gilliard qui souligne)⁵. Bien au contraire il s'agit d'une littérature née d'une option culturelle, donc d'une naissance seconde ou si l'on veut artificielle, d'une acculturation plus ou moins complète, mais voulue et dirigée, et par surcroît d'une littérature issue d'une classe sociale très limitée et liée à une situation historique particulière. Les écrivains en question ne sauraient donc pas être assimilés sans autre à la littérature romande («de la Suisse française»), comme par ailleurs celle-ci ne représente pas simplement une province de la littérature nationale de France — Ramuz parlait, comme on sait, d'une province qui n'en est pas une. Une littérature minoritaire dans une littérature minoritaire serait ici une formule possible, du moins provisoirement. Provisoirement, parce que ces écrivains, par la langue dans laquelle ils ont choisi de s'exprimer et par leurs références culturelles, prétendent non pas à une spécificité que nous croyons pouvoir déceler dans une vision rétrospective, mais à une universalité. A cet égard ils ne constituent pas une exception, mais confirment la règle que Pierre Bayle exprime dès 1685 dans les *Nouvelles de la République des lettres* en ces termes: «La langue française est désormais le point de communication de tous les peuples de l'Europe⁶.» Et c'est au nom de l'«Europe française» — celle des *Mémoires* de Casanova, de la *Théodicée* de Leibniz, du «Philosophe de Sanssouci» et du traité *Paris, le modèle des nations étrangères* de Caraccioli — que quelques-uns des écrivains alémaniques francophones ont été pris en considération en dehors d'un contexte romand ou helvétique⁷, encore qu'un spécialiste de la question comme Louis Réau se borne à la constatation par trop imprécise que pour la diffusion de la langue française «une république telle que la Suisse (*sic*) où il n'y a ni vie de cour ni aristocratie offre un terrain peu favorable⁸.» Pourtant il est notoire que le patriciat de l'ancienne République de Berne fut largement francisé et que sa littérature constitue l'apport le plus important (mais nullement unique) au corpus «alémanique-francophone» — même si son représentant le plus célèbre, Albrecht von Haller, fut poète et romancier de langue allemande⁹.

On ne s'étonnera donc pas que l'immense majorité, pour ne pas dire la totalité des histoires de la littérature française ne font pas état de ce «corpus minoritaire»; une fois de plus il n'est bon

bec que de Paris. Il semble plus grave que l'existence et la spécificité de cette littérature échappe aujourd'hui à des connaisseurs de l'Ancien régime en Suisse. Ainsi dans la *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses* on ne trouve qu'un maigre alinéa nous apprenant qu'«il n'est pas possible de parler d'une littérature spécifiquement suisse. La littérature de langue française regarde vers la France et celle de langue allemande vers l'Allemagne». En complément on souligne le «bon sens» et le réalisme des auteurs suisses¹⁰. C'est d'autant plus étonnant que des historiens de la vieille génération, et en particulier Gonzague de Reynold, ont largement prospecté le domaine en question dans des travaux qui n'ont rien perdu de leur valeur, bien que leurs conclusions ne sauraient plus nécessairement être les nôtres¹¹. Au-delà du fameux «réalisme» qui s'est établi comme un *topos* dans l'historiographie littéraire helvétique, le problème qu'il faut poser ici n'est pas celui d'une spécificité suisse, mais bien celui d'une spécificité de cette littérature alémanique francophone. Est-il par exemple juste de dire qu'«elle regarde vers la France»?

Dans *La Messagerie du Pinde*, recueil de pièces poétiques et d'essais en prose dans la lignée du *Spectator* anglais et des «moralische Wochenschriften» allemands, Samuel Henzi publie en 1747 le sonnet suivant:

A Messieurs Bodmer et Breitinguer de Zurich

Bodmer, et Breitinguer, Ecuïers du Pégaze!
 Quelle vigueur reprend le bon Cheval-ailé?
 Teutoboc et consorts l'avoient mal étrillé,
 Sous leurs gothiques mains, il paroissoit un Aze.

Aujourd'hui par vos soins les Germains en extase
 S'élevent tout d'un vol, vers l'Azur étoilé;
 Sans fouët, sans éperons l'Animal éveillé,
 Plane sur l'Hélicon, un nouveau feu l'embrase.

Lang, Gleim, Rost, Hagedorn, le montant fièrement,
 Voltigent à nos yeux, par tout le Firmament
 L'univers rétentit de leur douce Harmonie.

Graces à vos leçons, et les Goths, et les Huns:
 Dans les fades accès de leur fade manie,
 Au cercle des neuf Sœurs, ne sont plus importuns!¹².

Voici un texte engagé, programmatique même, par lequel l'auteur se range résolument du côté de la nouvelle esthétique pré-romantique et bourgeoise de l'«Ecole de Zurich» et du lyrisme de la *Empfindsamkeit*, en prenant position contre le classicisme tra-

ditionnel «à la française» de Gottsched (= Teutoboc), un texte qui exalte l'avènement d'une littérature allemande contemporaine de valeur. Si le style en est somme toute très français, c'est-à-dire voltairien et quelque peu burlesque — avec par exemple la comparaison figurative qui insinue que le Pégase des Conservateurs pourrait être un âne —, le message idéologique et poétologique se situe dans la lignée du *Sturm und Drang*. Certes ce morceau de poésie parle français, mais il regarde vers l'Allemagne. Le «manque d'unité», l'«inconséquence», en d'autres termes la rupture interne qui lui confère quelque chose de contradictoire et d'illlogique même au niveau de l'énoncé — il associe sans autre les fades accès des Goths et des Huns à la douce harmonie que leurs œuvres font monter vers le firmament — reflète exactement une expérience culturelle particulière, au carrefour du «français universel» et d'un modernisme «étranger» qui en est le désaveu. C'est donc dans ce «manque d'unité» que réside précisément l'originalité du texte. Il ne s'agit pas de surestimer Henzi, mais de reconnaître qu'il n'est ni Français ni Allemand, ou qu'il est Français et Allemand — ou Alémanique — à la fois. Et nous retrouvons d'autres formes de cette duplicité ou ambiguïté dans d'autres œuvres, par exemple dans sa tragédie *Grisler ou l'ambition punie*, publiée en 1762 à titre posthume, où il a essayé d'adapter le mythe national suisse, véhicule de la «liberté publique», aux conventions dramatiques à peine modernisées¹³.

Parmi les écrivains alémaniques francophones, Henzi est un des plus intéressants et des plus méconnus. Si l'on se souvient de lui, c'est en tant que protagoniste de «la conjuration de Henzi, à Berne, en 1749», un de «ces mouvements qui se développèrent au sein des bourgeoisies» et qui «n'avaient pas pour but de renverser le régime existant, mais de l'étendre»¹⁴. L'histoire littéraire s'est contentée jusqu'à maintenant de l'écarter du «Panthéon» de la Suisse française — je reprends ici un terme de Philippe Godet, pour qui «le conspirateur Henzi» vaut tout juste la remarque qu'il «publiait en 1747, sous le titre de *Messagerie du Pinde*, d'assez méchants petits vers»¹⁵. Pourtant le caractère — modérément et raisonnablement — contestataire de ses œuvres ainsi que son engagement politique, qu'il a payé de sa vie, et qui a inspiré à Lessing un commentaire admiratif et un fragment dramatique, montre bien que les normes d'un Parnasse officiel quelconque ne sont pas forcément celles qui puissent rendre justice à une littérature aussi singulière. Henzi, un intellectuel bourgeois quelque peu frustré qui s'est orné lui-même du titre de «Patricien de la Ville et

République de Berne»¹⁶, n'est pas un révolutionnaire, mais ses écrits traduisent jusque dans leurs contradictions inhérentes une démarche prérévolutionnaire qui n'a pas de pareil chez les écrivains romands de son époque. Et un passage comme celui qu'il prête à Guillaume Tell face à son adversaire Jules César semble digne de Montesquieu :

Un Brigand qui attaque les Passans dans une Forêt, est-il plus coupable qu'un Home qui ne se sert de l'autorité que lui donent les Loix, que pour nous ravir ce que nous avons de plus précieux ? Les véritables Séditieux sont ceux qui foulent aux pieds les règles de l'Equité et qui rapportent tout à eux mêmes : Le bien de la Société n'est-il pas préférable à celui de quelques Particuliers ? Le Prince est fait pour le Peuple, et non le Peuple pour le Prince : Toute autre Maxime est celle d'un Tiran¹⁷.

Si nous considérons la littérature alémanique francophone dans son ensemble, nous constatons que la diversité thématique et de ton est assez étonnante, bien que le type du gentilhomme-littérateur semble de prime abord dominer cette petite scène. Pour donner enfin des noms : Pierre-Victor de Besenval, Julie Bondeli, Sigmund Ludwig de Lerber, Henri (Heinrich) Meister, Johann Bernhard Merian, Jean-Rodolphe Sinner (dit de Ballaigues), Vinzenz Bernhard von Tscharnier, Jakob Wegelin, Franz Rudolf Weiss, Béat Fidel de Zurlauben — et j'en passe. Il y a beaucoup de Bernois, mais aussi un Soleurois (Besenval), un Zurichois (Meister), un Bâlois (Merian), un Saint-Gallois (Wegelin), un Zougois (Zurlauben). Certains comme Sinner, qui a laissé entre autres un *Voyage historique et littéraire dans la Suisse occidentale* (1781), représentent la noblesse (ou pseudo-noblesse) locale ouverte aux «Belles-Lettres», certains comme Besenval, lieutenant-général sous Louis XV et Louis XVI, dont les *Mémoires* constituent un témoignage précieux sur la fin de l'Ancien régime et le début de la Révolution, incarnent la vieille Europe féodale et le Service Etranger, d'autres comme Meister, ami des Encyclopédistes et pendant deux décennies rédacteur de la fameuse *Correspondance littéraire, philosophique et critique*, avant de retourner à Zurich, ou Weiss, l'infortuné commandant des troupes bernoises au Pays de Vaud lors de l'invasion française de 1798, auteur d'un vaste recueil d'essais intitulé *Principes philosophiques, politiques et moraux* (1785) pleins d'intelligence, de tolérance et aussi d'imprévu, appartiennent au Siècle des lumières cosmopolite, d'autres encore, comme Merian et Wegelin, membres de l'Académie des Sciences de Berlin, représentent l'Europe

française des confins nordiques, d'autres enfin, comme Tscharner, traducteur des poèmes de Haller et médiateur francophone de la gloire européenne des *Alpes*, sont de simples « négociateurs intellectuels » sans lesquels il n'y a pas de vie de l'esprit. En dépit de cette appartenance à une « République des lettres » internationale, on peut noter nombre de traits particuliers qui confèrent aux auteurs alémaniques une individualité et parfois une originalité qui les distinguent de leurs collègues. Merian a été le premier critique francophone à décrire et à analyser convenablement la *Divine Comédie*¹⁸. Lerber a réussi dans son poème *La Vue d'Anet* une authentique poétisation du paysage suisse des lacs du pied du Jura, et ceci à un moment où les lettres romandes s'identifient encore à un didactisme peureux :

Quel spectacle enchanteur ! quel ravissant tableau !
Je vois au vaste sein d'une plaine riante
Les toits d'Anet briller sur un large coteau,
Dont les feux du midi dorent la douce pente¹⁹.

Meister le cosmopolite découvre sur le tard, avec une aimable passion pour le génie local, « la ville, où je ne suis pas né, où je n'ai passé que peu d'années de ma jeunesse, mais qui n'en est pas moins ma patrie »²⁰. Et comme lui Julie Bondeli, femme de lettres dans un cercle d'hommes, a su concilier les idées d'un classicisme à la française avec les impulsions de la nouvelle littérature germanique²¹. Tout cela en dit long sur le caractère « intermédiaire », médiateur et à l'occasion novateur d'une littérature non seulement géographiquement, mais surtout spirituellement limitrophe. Et on peut terminer ce panorama par trop sommaire, et toujours en faisant exception de Muralt et de Bonstetten, qui restent sans contredit les écrivains les plus complets, avec un nom qui ne marque pas simplement la fin d'une époque, comme c'est souvent ici le cas, mais qui jette le pont vers la pensée démocratique moderne, je veux dire Philippe Albert Stapfer, Ministre des Arts et de la Science de la République Helvétique, dont Alexandre Vinet publiera en 1844 les *Mélanges philosophiques* et dont le fils Frédéric Albert, devenu Parisien, sera le premier traducteur français du *Faust* de Goethe...

Est-ce que ces quelques éléments suffisent pour concevoir l'ensemble de textes ainsi esquissé comme « littérature minoritaire » dans le plein sens du terme ? Peut-être, et à certaines conditions, en premier lieu si nous sommes prêts à dissocier minorités et territorialité, tout en maintenant le critère de la petitesse, qui

s'affirme doublement dans le cas des écrivains alémaniques francophones. Il est vrai qu'il nous faudra un travail d'analyse beaucoup plus poussé pour déceler la spécificité des œuvres et des auteurs afin de montrer en quoi ils ne sont ni français, ni francophones, ni romands, ni alémaniques, ni allemands, ni suisses, mais tout ensemble et en définitive autre chose. Pour mener à bien ce travail il est indispensable d'inventorier d'abord les textes, de les rééditer, ne serait-ce qu'en partie, d'étudier les circonstances de leur création, leur « assise » sociale, car il ne s'agit pas d'une littérature simplement « aristocratique », de préciser leur destination, leur diffusion, leur réception, voire leur refus. Les *Lettres sur l'Imagination* de Meister ont connu des éditions zurichoises et parisiennes sous la Révolution, Rossel signale entre 1785 et 1828 dix éditions des *Principes* de Weiss qui « indiquent un vif succès, que leur firent surtout l'Allemagne et la Russie »²², tandis que le *Grisler* de Henzi n'a été imprimé que treize ans après l'exécution de l'auteur, sans indiquer le nom de celui-ci, on ne sait où et par qui et à la base de quel manuscrit. Là encore nous touchons à une règle de jeu du « commerce des littératures minoritaires » : il faut se rendre compte qu'elles existent, il faut apprendre à les connaître et à les respecter, il faut les re-dire. Ainsi ces lignes n'auront peut-être pas apporté grand-chose pour clarifier le concept abstrait de littérature minoritaire ou mineure, mais elles auront au moins répondu à un des innombrables appels au souvenir proche ou lointain dont est tissé notre culture.

Manfred GSTEIGER.

NOTES

¹ «Lettres philosophiques», in: Voltaire: *Mélanges*, p.p. E. Berl et J. van den Heuvel, La Pléiade, 1965, p. 85. Une réédition (sans les «Lettres sur les Voyages») des *Lettres sur les Anglais et les Français* de Muralts reste accessible dans la *Bibliothèque romande*, Lausanne 1972 (postface de Perrette Chappuis), de même que le *Voyage sur la Scène des six derniers Livres de l'Enéide* de Bonstetten, *ibid.* 1971 (postface et notes de Michel Dentan).

² Gian Carlo Roscioni: *Beat Ludwig von Muralts e la ricerca dell'umano*. Roma 1961. — János Riesz: *Muralts «Lettres sur les Anglais et les Français et les Voyages» und ihre Rezeption*. München, W. Fink 1979 (avec bibliographie très complète). Il faut rappeler également l'article de Michel Dentan: «Béat de Muralts, Helvétisme et préromantisme». *Etudes de Lettres*, III/2, 1969, pp. 217-

233, ainsi que la thèse de la romancière Catherine Colomb (Marie Colomb): *Béat-Louis de Muralt, Voyageur et Fanatique* (ms. BCU).

³ *Actualité de Bonstetten*. Actes de la sixième Journée de Coppet. Société des Etudes Staëliennes, Paris 1983.

⁴ Philippe Godet: *Histoire littéraire de la Suisse française*. Seconde éd. remaniée. Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1895. — Virgile Rossel: *Histoire littéraire de la Suisse romande des origines à nos jours*. Ed. ill. refondue. Neuchâtel, F. Zahn, 1903.

⁵ Edmond Gilliard: *Œuvres complètes*, p.p. F. Lachenal. Genève, Trois Collines, 1965, p. 15 (*Du Pouvoir des Vaudois*).

⁶ Louis Réau: *L'Europe française au siècle des lumières*. Paris, A. Michel, 1951 (Coll. L'Evolution de l'Humanité), p. 3. Je relève un autre passage où Bayle souligne «l'attachement qui règne dans toute l'Europe pour la langue française» (*Nouvelles de la République des lettres*. Mois de Mai 1685. Henry Desbordes, Amsterdam, p. 567).

⁷ Cf. Pierre Sayous: *Le Dix-huitième siècle à l'étranger*, t. 1 et 2. Paris 1861 (Sayous est un Genevois d'origine béarnaise).

⁸ Réau, *loc. cit.*, p. 59.

⁹ Cette tradition, pas entièrement morte, fut rappelée par exemple en janvier-février 1983 par l'exposition «Junkerngasse - Rue des Gentilshommes» à la Grenette (Kornhaus) de Berne.

¹⁰ *Nouvelle Histoire de la Suisse et des Suisses*. 2^e éd., Lausanne, Payot, 1986, p. 479 (François de Capitani: «Vie et mort de l'Ancien régime»).

¹¹ Gonzague de Reynold: *Histoire littéraire de la Suisse au XVII^e siècle*, t. 1 et 2. Lausanne, Bridel, 1909 et 1912. Parmi les monographies (thèses) écrites sous la direction de Reynold, il faut citer Marie-L. Herking: *Charles-Victor de Bonstetten*, Lausanne 1921.

¹² *La Messagerie du Pinde*. Par M.O.L.E.E.B.H. (= Monsieur ..., Officier de Leurs Excellences Bernoises, Henzi). S. l. 1747, p. 57.

¹³ Cf. ma réédition avec postface, in: M. Gsteiger/P. Utz: *Telldramen des 18. Jahrhunderts*. Samuel Henzi: *Grisler ou l'ambition punie*. Johann Ludwig Am Bühl: *Wilhelm Tell*. Bern u. Stuttgart, P. Haupt 1985 (Schweizer Texte, Bd. 9).

¹⁴ William Martin: *Histoire de la Suisse*. Huitième éd., Lausanne, Payot, 1980, p. 161.

¹⁵ Godet, *loc. cit.*, p. 345.

¹⁶ *La Bataille de Friedberg*. Poème. Par M. Samuel Hentzi (*sic*), Patricien de la Ville et République de Berne; Capitaine aux Gardes de S.A.S. Monseigneur le Duc de Modène. Neuchâtel 1745.

¹⁷ «Dialogue entre Jules César et Guillaume Tell» (précédé de:) «Lettre aux Editeurs, à l'occasion (*sic*) du Dialogue entre Jules César et Guillaume Tell». In: *Mercure Suisse ou Recueil de Nouvelles Historiques, Politiques, etc.* Neufchatel (*sic*), avril 1744. L'œuvre n'est pas signée, mais il y a de sérieuses raisons pour l'attribuer à Henzi. Celui-ci fut banni de Berne pour des raisons politiques entre 1744 et 1748; pendant ces années il séjourna à Neuchâtel où il collabora au *Journal Helvétique (Mercure Suisse)*. Comme pour le sonnet tiré de *La Messagerie du Pinde* je maintiens la graphie de l'original.

¹⁸ «Origine de la Poésie Italienne». In: *Nouveaux Mémoires de l'Académie Royale des Sciences et Belles-Lettres*. Année 1784. G. J. Decker, Berlin 1786, pp. 439-548. Sur son collègue Wegelin, cf. Lutz Geldsetzer: *Die Ideenlehre Jakob Wegelins. Ein Beitrag zum philosophisch-politischen Denken der deutschen Aufklärung*. Hein, Meisenheim/Glan 1963.

¹⁹ *Opuscules de M. L***. Société Typographique, Berne 1778, p. 4. Le poème date de 1756. Sur Lerber, cf. Hans Affolter: *Un Jurisconsulte bernois poète français, S.-L. de Lerber*, Thèse Berne 1947. Sur Tschärner, cf. Enid Stoye: *Vincent Bernard de Tschärner. A Study of Swiss Culture in the Eighteenth Century*. Fribourg, 1954.

²⁰ *Voyage de Zurich à Zurich, par un vieil habitant de cette ville*. Zurich 1818 (réédition de C. Ulrich, Berichthaus, Zürich 1961, p. 22). Sur Meister, cf. Yvonne de Athayde Grubenmann: *Un Cosmopolite suisse, J.-H. Meister*, Genève, Droz, 1954, et P. O. Bessire: *J.-H. Meister, sa vie et ses œuvres*. Thèse Berne, Delémont 1912. Les *Souvenirs de mon dernier voyage à Paris (1795)* de Meister ont été réédités par P. Usteri et E. Ritter, Paris, A. Picard, 1910.

²¹ Cf. ma publication d'une lettre de Julie Bondeli à Suzanne Curchod, in: *Etudes de Lettres*, janv.-mars 1985, pp. 91-97.

²² Rossel, *loc. cit.*, p. 510.

M. G.

